

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 45

Artikel: Place ! Place !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214251>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

moins que par l'usage, avait dépassé la date où il est convenu de prendre ses invalides : c'était, maintenant, une vénérable centenaire. Elle fut vendue et transformée par le feu de la fonderie. Suprême vengeance d'un ennemi qu'elle avait combattu avec tant d'acharnement.

A. J.

La raison. — Entendu, au café, avant 9 heures du soir :

— Il me semble, tout de même, que ces Allemands étaient moins barbares, en 70...

— C'est, répond un loustic, qu'ils n'étaient pas encore h... unifiés. — C. R.

Une exposition d'art. — Parmi ceux que la Suisse romande a eu le malheur de perdre, au cours de cette année meurtrière, il faut conserver la mémoire d'un modeste et d'un consciencieux, le peintre O.-Alf. Briffod, dont l'œuvre, disséminée dans divers lieux, mérite de ne pas tomber dans l'oubli. Quelques-uns de ses amis ont organisé une exposition-vente (entrée libre), ouverte du 1^{er} au 20 novembre, dans l'atelier de l'artiste, avenue de Béthusy, 32. On y trouve, à côté des toiles de Briffod, des œuvres de peintres et sculpteurs, ses amis, MM. Bischof, Gaulis, Herminjat, Auberjonois, Francillon, Muret, Rivier, Lugeon, Clément, Otth, Payer, etc. Le produit de cette vente sera versé intégralement à la famille du peintre trop tôt privée de son chef.

A Lausanne, on peut admirer de nombreuses décorations dues à Briffod, à la Banque cantonale vaudoise, au Crédit foncier, au palais de Rumine, à la Synagogue, à la salle des XXII cantons, à la Maternité, le grand panorama du vieux Ouchy à la salle du restaurant de l'Hôtel du Parc, etc.

LE TISSERAND DE MOUDON

EN 1794, nous étions en Suisse, M. Rostaing¹ et moi, montrant un visage serein à la fortune contraire, et gardant notre amour à la patrie qui nous persécutait.

Nous vîmes à Moudon, où j'avais des parents, et fûmes reçus par la famille Trolliet avec une bienveillance dont j'ai gardé chèrement le souvenir.

Cette famille, une des plus anciennes du pays, est maintenant éteinte, le dernier bailli n'ayant laissé qu'une fille, qui elle-même n'a point eu d'enfant mâle.

On me montra, dans cette ville, un jeune officier français, qui exerçait la profession de tisserand ; et voici comment il en était venu là.

Ce jeune homme, d'une très bonne famille, traversant Moudon pour se rendre à l'armée de Condé, se trouva à table à côté d'un vieillard porteur d'une de ces figures à la fois graves et animées, telles que les peintres la donnent aux compagnons de Guillaume Tell.

Au dessert, on causa : l'officier ne dissimula pas sa position, et reçut diverses marques d'intérêt de son voisin. Celui-ci le plaignait d'être obligé de renoncer, si jeune, à tout ce qu'il devait aimer, et lui fit remarquer la justesse de la maxime de Rousseau, qui voudrait que chaque homme sût un métier pour s'en aider dans l'adversité et se nourrir partout. Quant à lui, il déclara qu'il était tisserand, veuf sans enfants, et qu'il était content de son sort.

La conversation en resta là ; le lendemain l'officier partit, et peu de temps après se trouva installé dans les rangs de l'armée de Condé. Mais à tout ce qui se passait, tant en dedans qu'au dehors de cette armée, il jugea facilement que ce n'était pas par cette porte qu'il pouvait espérer de rentrer en France. Il ne tarda pas à y éprouver quelques-uns de ces désagréments qu'y ont quelquefois rencontrés ceux qui n'avaient d'autres titres que leur zèle pour la cause royale ; et plus tard on lui fit un passe-droit, ou quelque chose de pareil, qui lui parut d'une injustice criante.

Alors le discours du tisserand lui revint dans la mémoire ; il y rêva quelque temps ; et, ayant pris son parti, revint à Moudon, et se présenta

¹ Depuis intendant militaire de Lyon.

au tisserand, en le priant de le recevoir comme apprenti.

« Je ne laisserai pas passer cette occasion de faire une bonne action, dit le vieillard, vous mangerez avec moi ; je ne sais qu'une chose, je vous l'apprendrai ; je n'ai qu'un lit, vous le partagerez ; vous travaillerez ainsi pendant un an et au bout de ce temps vous travaillerez à votre compte, et vous vivrez heureux dans un pays où le travail est honoré et provoqué. »

Dès le lendemain, l'officier se mit à l'ouvrage, et y réussit si bien, qu'au bout de six mois son maître déclara qu'il n'avait plus rien à lui apprendre, qu'il se regardait comme payé des soins qu'il lui avait donnés, et que désormais tout ce qu'il ferait tournerait à son profit particulier.

Quand je passai à Moudon, le nouvel artisan avait déjà gagné assez d'argent pour acheter un métier et un lit ; il travaillait avec une assiduité remarquable, et on prenait à lui un tel intérêt, que les premières maisons de la ville s'étaient arrangées pour lui donner tour à tour à dîner, chaque dimanche.

Ce jour-là, il endossait son uniforme, reprenait ses droits dans la société ; et comme il était fort aimable et fort instruit, il était fêté et caressé par tout le monde. Mais le lundi, il redevenait tisserand, et, passant le temps dans cette alternative, ne paraissait pas trop mécontent de son sort.

BRILLAT-SAVARIN.

Le coléoptère. — Entre internés de Marseille, l'été dernier, à Ouchy.

— Dis Marius, regarde donc ce coléoptère qui rampe sur la table.

— C'est pas un coléoptère.

— Mais ze te dis que si, trou de l'air !

— Attends donc, mon bon, tu vas en voir un de coléoptère (fouillant sous sa vareuse, il en sort une puce). Tê ! regarde un peu, en voilà z'un de coléoptère, un vrai... Le tien, c'est z'un vulgaire hanneton. — C. P.

A LA MAISON

DANS une de ses intéressantes lettres neuchâtelaises à la *Gazette*, M. Philippe Godet parle de la vie nouvelle qui nous est faite par les restrictions qu'ont motivées et la guerre et la grippe.

« N'était l'abondance des journaux, dit-il, l'existence actuelle doit ressembler assez exactement à celle de nos pères. Nous sommes ramenés un ou deux siècles en arrière ; et il n'y aurait rien d'affligeant dans ce fait, si nous ne le devions à une épidémie qui nous est cruelle. Mais ne pensez-vous pas que cette existence recluse et simplifiée, si nous savons en tirer parti, peut avoir son utilité et son charme ? »

« Elle nous offre l'occasion, devenue si rare, de rester chez nous, dans l'intimité paisible du foyer ; elle est une invitation à nous recueillir un peu, à nous reposer de la vie que nous menions naguère encore : pour la plupart d'entre nous elle était si sottement dissipée, si futilement « extérieure » ! Il n'y restait pas une minute pour la réflexion et la méditation, pas une heure pour la causerie intime, pas une soirée pour la lecture.

« Ah ! la lecture, la lecture en commun, quel lointain souvenir ! Autrefois — j'étais écolier alors — on lisait en famille les ouvrages consacrés par le temps, les livres de valeur durable, que je ne sais plus quel philosophe appelait « la bonne compagnie de l'esprit humain ». Il en restait toujours quelque chose, et plus qu'on imagine ; ces heures paisibles et sagement remplies créaient une atmosphère de culture intellectuelle et de goût que la nouvelle génération — soit dit sans aigreur — ne respire plus guère. Voici l'occasion pour elle de vivre un peu comme au bon vieux temps. Qu'elle en profite !

« Le seul fait de rester chez soi au lieu de

courir partout n'est-il pas déjà salutaire pour l'âme ? On parle souvent des fortes et originales personnalités d'autrefois. Comment donc se formaient-elles ? Ce n'était pas en courant des spectacles, voire des conférences. Écoutons plutôt ce vieux brave homme, d'une comédie oubliée, à qui un jeune étourdi, trop renseigné sur le train du beau monde, demande avec dédain :

— Eh mais, où vivez-vous ?

— Parbleu, dans ma maison !

« Généralement, ce qui est « fait à la maison » est bien fait et de bonne qualité... »

Enfants d'aujourd'hui. — La petite Zizi, trois ans, se promène dans un verger. Un prunier chargé de fruits s'offre à ses regards :

— Ah ! ah ! dit l'enfant, vivement intéressée, confitures, sur l'arbre !... — C. R.

PARENTAGE

On sait qu'en provençal les jours de la semaine s'appellent *diluns, dimars, dimercres, dijous, divendres, disasto, dimenche*.

Or, le patois vaudois les désigne comme ceci : *délon, demars, demerere, dejô ou dezô, deven-dre*, etc.

On voit l'étroite parenté : on appelait Provençaux (Provinciales, gens de la province romaine, Provincia Romana), les gens de la Bourgogne — dont nous fûmes, — de l'Auvergne, de la Gascogne et de la Catalogne.

On chante dans le Dauphiné la « chanson des Meusonges », qui dit entre autres :

Dâi reincontra uno fena morte
Que taconave son foëda.
Elle aviève perdu son ullie...

Le patois vaudois disait :

Té reincontra 'na fenna moirté
Qué taconave son forda.
Elle avai perdu son oullie.

(J'ai rencontré une femme morte qui mettait un « tacon » à son tablier. Elle avait perdu son aiguille).

Le patois savoyard dit :

Lo mètra kopa on fuda.

(La maîtresse coupe un tablier).

La livraison de novembre 1918 de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE et REVUE SUISSE contient les articles suivants :

Virgile Rossel. La voix d'un Suisse à l'étranger. — Eden Phillpotts. La ferme de la Dague. (Huitième partie). — Louis de Chauvigny. Litanies pour les morts de guerre. Poésie. — Frédéric Barbey. La guerre en Belgique il y a deux siècles. — Okakura Kakuzo. Le livre du thé. (Troisième partie). — Philippe Secretan. De quelques notions utiles sur l'ordre juridique international. — D. Baud-Bovy. Des Cyclades en Crète, au gré du vent. — J.-E. David. De l'origine de quelques jeux en plein air. (Troisième et dernière partie). — Marie Péclard. Offrande aux soldats. Poésie. — Jean de Perłowski. Bismarck prophète. — Chroniques italiennes (Francesco Chiesa); suisse allemande (A. Guillard); scientifique (Henry de Varigny); politique (Ed. Rossier). — Revue des livres.

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois par livraison de 200 pages.

PLACE ! PLACE !

PERMETTEZ-NOUS de remonter un peu, un tout petit peu le cours, non des « ans », n'ayez pas peur, des « jours » seulement. Il ne s'agit que d'un retour d'un mois au plus en arrière, aux journées vaudoises du Don national, à Lausanne, dont la maudite grippe a obligé d'amputer si malheureusement le programme, qui était fort attrayant, croyez-le bien. Sans elle, ces réjouissances patriotiques et philanthropiques auraient été annoncées de la façon la plus originale, le samedi 28 septembre, par un crieur public, au son des tambours.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

36

PAR

RODOLPHE TÖPFFER

Cependant mon ouvrage avançait. Levé dès l'aube, je montais à mon atelier pour y travailler avec ardeur jusqu'au déclin du jour.

C'est à ces habitudes laborieuses que je dus de faire quelque connaissance avec le géomètre. A l'aube aussi, il sortait de chez lui avec sa fille; nous montions ensemble l'escalier, et, tandis qu'il entraînait dans son atelier pour désigner à cette jeune fille les travaux de sa journée, j'allais de mon côté m'établir dans le mien. Le voisinage et cette conformité d'habitudes nous rapprochèrent peu à peu; malgré tout le prix que cet homme attachait à l'emploi du temps, il en était déjà venu à perdre une ou deux minutes en causeries sur le pas de la porte lorsque le sujet que nous avions commencé à traiter en montant exigeait impérieusement quelques brèves paroles de plus.

Pendant que nous montions, sa fille montait devant nous, tenant la clef de l'atelier dans sa main. C'était une personne d'une taille agréable et d'une figure noble plutôt que jolie. Toujours tête nue, d'une mise extrêmement simple, ses beaux cheveux lissés sur le front étaient, avec sa jeunesse et sa fraîcheur, sa plus réelle parure.

Les traits d'une éducation forte se reconnaissent à tout âge chez ceux qui en ont reçu le bienfait. Bien que soumise et timide, cette jeune fille portait sur son front l'empreinte de cette fierté un peu sauvage qui se peignait avec plus d'énergie sur le visage de son père. Ignorante des manières du monde, elle en avait qui lui étaient propres, nobles et réservées, en telle sorte que, simple comme sa condition, elle n'en avait pas la commune et vulgaire physionomie.

C'était néanmoins une chose singulière et intéressante que de voir cette jeune personne, laborieuse à l'âge du plaisir, vouée sans relâche et presque sans récréation à des travaux d'ordinaire étrangers à son sexe, et, toute jeune qu'elle était, subvenant, en commun avec son père, à l'entretien de la famille.

Je ne tardai pas à devenir assez régulièrement matinal pour ne jamais être exposé à monter seul à mon atelier. Seulement il arrivait quelquefois que, le géomètre ayant assigné l'ouvrage dès la veille, Henriette montait seule. C'était mes mauvais jours; car, craignant de lui causer un embarras que déjà j'éprouvais moi-même, je ne savais mieux faire alors que de hâter le pas si je me trouvais devant elle, ou de le ralentir si je l'entendais monter devant moi.

Une fois établi dans mon atelier, j'attachais un charme singulier à la présence de mon invisible compagne, trouvant une agréable distraction aux moindres bruits qui me peignaient son pas, son geste ou ses divers mouvements. Aussi, quand l'heure des repas l'appela à descendre, j'éprouvais une impression d'isolement et d'ennui, de façon que, peu à peu, je m'habituai à m'absenter aux mêmes heures qu'elle.

Au milieu de mes nouvelles distractions, une circonstance me revenait souvent à l'esprit. Les premiers jours, avant mes habitudes matinales, il lui était arrivé quelquefois de chanter une petite ballade durant ses longues heures de travail; et puis ce chant avait cessé tout à coup, et justement à l'époque où j'avais commencé à l'écouter avec un plaisir plus grand. Était-ce hasard? Était-ce à mon intention? M'avait-elle assez remarqué déjà pour s'imposer cette réserve? Cette réserve indiquait-elle qu'elle s'occupait de moi comme je m'occupais d'elle?

Voilà cent questions, et une foule d'autres, qui me donnaient infiniment à songer, à méditer. Aussi, après mes copies, je n'entrepris plus rien. Mes toiles restèrent oisives, mes pinceaux gisaient épars; nulle chose n'avait de saveur auprès du sentiment qui alimentait mes journées.

Et ce n'étaient plus, comme jadis, ces rêveries dont je m'avouais moi-même le vide et la folie. Cette fois, au contraire, l'idée de mariage s'offrit des premières à ma pensée, et, dès qu'elle y fut entrée, elle n'en sortit plus.

Avant de m'être enquis comment ou de quoi vit un ménage ou s'élève une famille, déjà, et surtout, je m'occupais de combiner certaines dispositions dont la possibilité facile prêtait à mes désirs tout l'attrait d'une réalité prochaine.

En effet, tout se réduisait à percer une porte dans la cloison.... Alors la mansarde d'Henriette devenait notre chambre nuptiale, la mienne notre atelier de travail, où, elle à ses feuilles, moi à mes toiles, nous coulions des jours filés de paix, de bonheur et d'amour.

Un matin, je songeais à ces choses, accoudé sur ma fenêtre et regardant machinalement le vieux régent qui arrosait les tulipes de son petit jardin, lorsque Henriette parut tout à coup à la sienne.

Elle ne me cherchait pas, comme je pus le reconnaître à la vive rougeur qui colora subitement ses joues; toutefois, à moins de laisser voir que ma présence lui causait plus d'impression qu'il ne convenait à sa fierté de l'avouer, elle ne pouvait se retirer subitement. Elle demeura donc; seulement, pour dissimuler son embarras, elle regardait en face d'elle les nuages flotter dans les airs.

L'occasion était unique d'entrer enfin en conversation avec celle dont je me proposais de faire ma femme. Aussi, faisant un effort extrême pour surmonter une vive émotion:

« Ces tulipes... » dis-je au régent....

A peine avait-je prononcé ces deux mots, qu'Henriette retira sa tête avant que le régent eût levé la sienne, et l'entretien demeura là.

« Ah! ah! vous me regardez faire? dit le régent. Malin! je devine votre pensée.

Passé encor de bâtir, mais bâtir à cet âge!

D'abord ce sont, jeune homme, des tulipes;

Eh quoi! défendez-vous au sage

De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?

Tenez, cette barilée-ci, qui vaudrait vingt ducats en Hollande, je la destine à mon épouse:

Purpureos spargam flores....»

Le régent citait encore, que, troublé et confus, j'avais déjà refermé ma fenêtre.

Le mauvais succès de cette tentative m'ôta l'envie de la renouveler; pendant plusieurs semaines, je me bornai à suivre discrètement le cours des habitudes dont j'ai parlé.

Henriette recevait quelques rares visites. Sa mère, lorsque les soins du ménage lui laissaient quelques instants de loisir, montait travailler auprès d'elle. Aussitôt me rapprochant de la cloison, je retenais mon haleine pour mieux entendre leurs discours.

« Votre père, disait la mère, sera de retour vers six heures. J'ai disposé vos frères pour que nous puissions sortir ensemble.

— Je vous verrai sortir sans moi, ma mère; car je ne prévois pas que, si je quitte cet ouvrage, il puisse être rendu demain. C'est jeudi, vous le savez, que se paye le terme.

— Vous êtes, ma chère enfant, bien nécessaire à la famille; je me réjouis que vos frères puissent vous soulager.

— Je m'en réjouis pour mon père.

— Votre père est fort, Dieu merci, et jeune encore. Je ne redoute pour lui que la maladie et l'âge....

Vous pourriez vous manquer, Henriette.

— Je suis forte aussi, et j'espère vivre.

— J'y compte, ma chère enfant; mais l'âge viendra de vous établir.

— Je vous appartiens, ma mère. D'ailleurs j'aime mieux garder cette gêne où nous vivons ensemble que de l'échanger contre une gêne où je vous serais étrangère.

— C'est donc un époux riche que vous voulez, Henriette?

(A suivre.)



Julien MONNET, éditeur responsable.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS

Le crieur public devait être M. Louis Curtat, le peintre bien connu, l'arrière petit-fils du doyen Curtat, qui aurait revêtu un costume 1803 à habit brun, à pans coupés, à gilet à revers, avec un chapeau Camille Desmoulins. Entouré de deux grenadiers de 1803, de Vaudoises en costume et d'Eclaireurs, il eût défilé les vers suivants, dus à la plume de Mme Schnetzler-Vincent:

Une bande d'enfants précédant le crieur, crie:

Place! Place!

C'est le crieur qui passe.

Oyez l'édit!

Puis, le silence rétabli, le crieur:

Bourgeois! Si j'ai vêtu mes frusques de jadis, c'est que le soleil roux rebrousse dans l'ellipse et que nous vivons tous des temps d'Apocalypse. Les glas, autour de nous, sonnent dans les beffrois. Dans un fleuve de sang lutte et vaincra... le Droit. Mais dès tantôt cinq ans, pour préserver nos terres, nos hommes tour à tour s'en vont à nos frontières, et vaillants, prêts à tout, font chaîne de leur corps. Pour tenir jusqu'au bout, il faut tendre l'effort! Il faut de l'argent clair avec un peu d'adresse.

Lors donc et dans huit jours, j'annonce une Kermesse où prendront rendez-vous les champs et la cité, La Terre nous offrant ses produits enchantés. Bourgeois, que la disette a rendu maigre et sobre, Tu t'y délecteras des richesses d'octobre! Campagnard, fatigué du silence des champs, Tu empliras le cœur de danses et de chants, Pour toi, rêveur, amant des choses d'autrefois, Revivront pour un jour les grenadiers vaudois Et leurs dames d'antan, sous la coiffe authentique... Et si j'annonce enfin comédie et musique, J'aurais, je crois, fini mon boniment. Et vous salue poliment.

L'HYMNE AMÉRICAIN

Les chants nationaux, les hymnes qui remuent profondément les masses ne sont pas, comme on le pourrait croire, des œuvres longtemps mûries dans la méditation du cabinet.

La science musicale, la technique verbale ne seraient rien par elles-mêmes si l'inspiration ne venait leur donner des ailes. Or, que faut-il pour emporter les foules? Du souffle....

Et ce souffle ne peut être une brise harmonieuse et légère qui caresse les fronts, mais un vent du large, profond et sublime, qui balaie tout sur son passage, soulève les âmes de la multitude et les entraîne dans un tourbillon sacré, par la puissance du rythme ou la noblesse du sentiment.

C'est au souffle, dit un correspondant des *Annales*, que l'on doit la fièvre *Marseillaise*. C'est au souffle venant de l'indignation patriotique que nous devons le hautain *Rhin allemand*. L'hymne américain, lui aussi, est dû au souffle.

Il a été composé, en 1812, par Francis Scott Key, du Maryland, pendant la guerre entre les Etats-Unis et l'Angleterre.

Quand les Anglais attaquèrent Baltimore, Key fut envoyé en parlementaire et, retenu par l'amiral anglais sur la frégate *La Surprise*, il passa une nuit dans l'angoisse, à côté des canons qui tiraient sur sa ville.

A l'aube, il vit le drapeau des *stars and stripes* toujours flottant sur les bastions du fort Mc Henry.

Et le chant jaillit sous l'émotion du moment...

Prudence. — Un soldat rentre à la caserne, après avoir trop fêté la dive bouteille.

Rencontrant son capitaine, le fantassin s'efforce de marcher droit, mais il ne salue pas, dans la crainte de perdre un équilibre sérieusement menacé.

LE CAPITAINE. — « Alors!... Quoi!... On ne salue pas? »

LE SOLDAT (la voix pâteuse et retenant un hoquet): « S'cusez, mon cap'taine; mais j'peux pas... J'ai peur qu'ça verse. » — C.